

---

**« Atom Heart Mother<sup>1</sup> »**

Séminaire « L'entretien clinique en psychothérapie et en psychanalyse »

Barbara Houbre – Samedi 18 janvier 2020

---

Madame B., 41 ans, aide-soignante, vient en raison d'un divorce « compliqué ». Elle se sent très déprimée. Son mari l'a quitté il y a quelques années après « plus de 20 ans de mariage et 4 enfants ». Au moment de la séparation, la patiente devient aphone plusieurs mois durant. Son mari lui a menti. Elle ne comprend pas comment c'est possible. Elle, elle n'a jamais menti, elle ne sait pas simuler. Le signifiant ce n'est pas du semblant. Ça dit la vérité toute. Mais son mari lui indique que le langage est manquant. Elle en perdra la voix.

Je la questionne sur sa rencontre avec son mari. Ils font connaissance au lycée, se côtoient depuis plusieurs mois quand il lui demande de sortir avec lui. Elle refuse et il commence à s'éloigner. Elle réalise alors qu'elle ne peut vivre sans lui et accepte de le fréquenter. La patiente ne voit pas en son futur mari un agalma dont elle serait dépourvue et qui pourrait susciter son désir<sup>2</sup>. Là c'est une question de vie ou de mort. Une réponse radicale.

Le départ de son mari a détruit sa famille. Pour qu'il y ait une famille il ne peut en manquer un seul, c'est un tout. « Lorsque nous allions au cinéma, il était important que nous allions tous voir le même film, sinon ce n'était pas une sortie en famille. Une fois, deux de mes enfants sont allés voir un autre film. Ce n'était pas pareil du tout. Nous n'étions plus en famille. Et si le père n'est pas là, on ne peut pas être une famille. ». J'insiste sur les familles mono-parentales ou recomposées mais mes interventions sont sans effet. « Mon mari est parti et ce n'est pas ce qui était prévu ». Je lui demande ce qui était prévu. « Nous devons rester ensemble. J'ai une image importante : nous sommes tous à table. Mon mari me tient la main et les enfants sont avec nous. ». Pour la patiente, la famille, tient du registre imaginaire, c'est une image. Et pourtant son mari n'est jamais là pour les repas. « Il rentrait tard, me dit-elle et ne prenait jamais de pause ». « J'étais là pour deux. ». Une image impossible à décompléter.

La patiente suppose que si elle ne va pas bien, cela a peut-être à voir avec le décès de sa maman. Elle était alors âgée de 5 ans. Ses parents partent en WE et ont un accident de la route. La mère décède sur

---

<sup>1</sup> D'après un titre suggéré par David Sellem, piste éponyme de l'album des Pink Floyd

<sup>2</sup> Le banquet de Platon est l'un des plus beaux textes écrit sur l'amour. Agathon vient d'être couronné et donne une petite fête chez lui. Comme plusieurs des convives ont déjà fêté la veille pour sa victoire, ils veulent être un peu plus modérés ce soir-là. Au lieu de boire, il est proposé d'énoncer des éloges sur le Dieu Amour. Chacun va alors se prononcer et donner sa vision de l'amour. Socrate vient à peine de finir son éloge quand il est interrompu par l'entrée fracassante d'Alcibiade, complètement saoul. Il donne alors une autre tournure au banquet. Il explique que l'on ne peut pas mettre en parallèle le discours d'un homme ivre avec « ceux de gens qui n'ont pas bu, la partie ne me semble pas égale » (p.85, Le banquet Flammarion). Il souhaite donc adresser son éloge n'ont pas au dieu Amour mais à Socrate. Pour Alcibiade, Socrate ressemble au silène (demi-dieu représenté habituellement gonflé comme une outre et père nourricier de Bacchus) mais il contient à l'intérieur des « agalmata » - de divinité. Alcibiade ici, opère une subversion du sens des agalmata qui renvoient habituellement à la belle image, ce qui vient comme ornement. L'image de Socrate n'est donc pas franchement plaisante mais Alcibiade voit lui, au-delà d'elle. Et au-delà d'elle, au-dedans, il y a des bijoux, des « agalmata » (*agalma* au singulier). Dans le séminaire sur le transfert (séminaire VIII, 1960-1961), Lacan reprend le mot « agalma » pour le situer dans le contexte de la psychanalyse. L'*agalma*, est l'objet propre à nous éblouir, celui qu'Alcibiade croit repérer dans le contenant ingrat qu'est le corps de Socrate et qui déclenche sa passion amoureuse.

le coup. La patiente se demande si elle n'aurait pas pu la retenir lors de ce départ funeste : « J'aurais pu lui demander de ne pas partir, j'aurais pu essayer de la retenir ». Ce fut un deuil impossible. Ce n'est que depuis quelques années qu'elle a pu disposer chez elle ses photos. Elle se sent toujours coupable de son décès. Il en va de même pour celui de sa grand-mère paternelle (une autre figure de mère) qui survient quelques années plus tard, suite à une crise cardiaque. La patiente pense qu'elle est en partie responsable. Elle se cachait toujours derrière les portes pour apparaître subitement et la surprendre. « Cela ne devait pas arranger ses problèmes cardiaques. ». Cette culpabilité n'est pas relative à une jouissance Œdipienne, mais bien à une responsabilité inscrite dans la faute.

Très rapidement la patiente m'explique qu'elle vient en consultation dans l'optique d'un éventuel retour de son mari. « Si je vais mieux, peut-être qu'il reviendra ». M'attribue-t-elle un savoir au sujet de l'amour ? Je lui explique que ce serait bien qu'elle puisse s'investir dans ce travail et envisager d'aller mieux aussi pour elle mais tout passe par les autres : « Je ne suis heureuse que si mon mari l'est ». Quand il ne s'agira plus de faire son travail pour son mari, le déplacement s'opèrera vers les enfants. « Si je suis heureuse, alors mes enfants le seront. ».

La patiente réalise que ses projets sont habituellement ceux des autres. Quand son mari en lançait un, elle s'investissait « à corps perdu ». Elle est également toujours disponible pour ses enfants, « même quand ils ne le demandent pas » précise t-elle. « D'ailleurs c'est toujours moi qu'ils appellent quand ils ont besoin de quelque chose, pas leur père. Même pour changer une roue à 3h du matin ». « Si l'autre n'a pas besoin de moi, je suis morte. ». La patiente dit très bien ce qu'est la mort symbolique. La mort symbolique ce n'est pas du tout la mort naturelle, biologique de l'organisme, ou de l'espèce. La mort symbolique est une mort anticipée par l'être humain qui est déduite de l'effet du signifiant. Le suicide en est un exemple et c'est la raison pour laquelle on ne le retrouve pas chez l'animal. S'il n'y a pas d'appel de l'Autre, la patiente est morte.

Depuis quelques jours, elle ne reçoit plus de texto de son mari. Elle va à nouveau très mal. Elle se sent très déprimée. Elle pleure beaucoup. Elle m'explique que son mari est parti parce qu'elle tenait mal la maison. C'est ce que lui a dit une parente. Elle s'en veut.

Elle s'est réveillée dans la nuit. Elle lit sur le radio-réveille « SOS ». Après quelques secondes elle réalise qu'il est inscrit « 5:05 ». N'en voulant rien savoir, elle raconte en riant son erreur à une amie qui lui dit « c'est ton inconscient qui appelle au secours ». Elle s'effondre en entendant cette interprétation.

Il y a 10 ans, la patiente déclare un cancer du sein qui entrainera une mastectomie. Elle fait une dépression suite à la reconstruction mammaire et prend des anti-dépresseurs durant 4 ans. Je marque ma surprise. La patiente m'explique que c'était une nécessité. Lorsqu'elle a vu le nouveau sein, elle ne l'a pas supporté. « C'était là en trop ». Le trou est bouché. Quelques mois plus tard, la patiente doit réaliser un nouveau test de dépistage du cancer du sein. Elle est très angoissée et revient sur cet épisode.

Lorsque le cancer s'est déclaré elle n'a pas pu être présente à la rentrée scolaire des enfants et pour Noël elle n'a pas pu leur acheter de cadeau. Le patiente en est encore aujourd'hui très affectée « Une mère se doit d'être toujours là ». Je lui réponds que pour que cette mère soit là, elle se doit d'être en vie et de prendre le temps de se soigner, de s'absenter. S'absenter ce n'est pas forcément disparaître. Mais pour la patiente, le Fort n'est pas suivi du Da.

Ainsi, elle ne prend pas de vacances. « Je me dis, si je pars, je ne reviendrai pas, comme ma mère ». Dans cette exclamation elle prend la place du mort et ne veut pas abandonner ses enfants. « Je suis une mère avant tout » indique t'elle. Une mère qui nourrit pourrions-nous ajouter. Suite aux attentats de Paris, son fils est particulièrement affecté. Elle se comporte alors de façon très maternelle avec lui, à la suite de quoi, elle fait une montée de lait. Je suis surprise. Elle m'explique que ce n'est pas la première fois. Quelques années auparavant, alors qu'elle s'occupait d'un jeune animal en lui donnant du lait au biberon, elle fait également une montée de lait. Elle offre ainsi à l'autre l'objet du besoin. Est-ce une façon de ravalier le désir de ce côté ? La perte de lait est aussi une façon de se décompléter (perte de l'objet oral).

Ces montées de lait peuvent s'entendre comme un événement de corps. Le notion d'événement de corps est une terminologie prélevée par Miller<sup>3</sup> dans « Joyce, le symptôme »<sup>4</sup>. Elle implique une lecture du symptôme non pas à partir du sens et de l'interprétation mais à partir d'une satisfaction qui est au-delà du plaisir et que nous appelons en psychanalyse « jouissance ». Plutôt que d'aller vers l'homéostasie, l'événement de corps déstabilise. C'est l'incorporation dans le corps d'un signifiant qui a valeur traumatique. Il n'y a ni refoulement, ni métaphore ou déplacement. La perte de la signification se fait au profit de la jouissance (Lecoeur, B., 2009<sup>5</sup>).

La patiente présente un phénomène psychosomatique. Elle fait des poussées d'urticaire depuis deux semaines. « Il y a quelque chose qui me sort par les pores de la peau ». Je la questionne. Ces poussées n'arrivent pas à n'importe quel moment. Elle en fait à chaque fois qu'elle est contrariée, qu'elle n'arrive pas à dire les choses qui pourraient soulever des conflits avec ses enfants. C'est nouveau : la patiente qui a tant accepté de la part de ses enfants trouve à présent une limite. Certaines de leurs attitudes ne lui conviennent pas. Non une mère ne peut pas tout accepter de la part de ses enfants. Lors d'un week-end, elle aimerait les voir quitter la maison plus tôt que prévu. Suite à cela, elle a une discussion avec eux. Les poussées d'urticaire s'interrompent. Voilà qui témoigne d'un bougé sur le plan subjectif : la patiente indique une limite au fait d'être mère.

---

<sup>3</sup> Miller, J. A. (2000). Biologie lacanienne et événement de corps. *La cause Freudienne*, 44, 7-59.

<sup>4</sup> « Laissons le symptôme à ce qu'il est : un événement de corps, lié à ce que : l'on l'a, l'on a de l'air, de l'on l'a. Ça se chante à l'occasion et Joyce ne s'en prive pas » (p. 569, « Joyce le symptôme », In J. Lacan, *Autres écrits*, 2001, Paris : Seuil.)

<sup>5</sup> Lecoeur, B. (2009). Événement de corps. In Miller, J. A. (Ed.) *Semblants et sinthome*. (p. 106-108). Paris : Huysmans.

La cadette va bientôt quitter le foyer familial. La patiente est très inquiète à l'idée de se retrouver seule à la maison. Elle m'explique qu'à chaque rentrée scolaire c'était très éprouvant pour elle. Les enfants retournaient à l'école et il lui fallait toujours plusieurs mois pour s'en remettre.

Puis pour la première fois, elle évoque son intérêt pour les histoires. Elle aime raconter des histoires. Elle a commencé il y a plusieurs années et m'explique que ça la « transcende littéralement ». Lorsque ses enfants étaient petits elle leur racontait à chacun une histoire le soir. « C'était un temps que je partageais avec eux ». Lorsque ses enfants ont grandi, la patiente a commencé à lire des histoires à la médiathèque. Elle ne le fait plus depuis le départ de son mari. J'encourage la reprise de ces lectures. « Raconter des histoires, c'est raconter une partie de moi, de mon histoire. Je ne choisis jamais un livre au hasard sur l'étagère. Je le choisis parce qu'il me parle ». La patiente reprend contact avec la médiathèque de sa ville pour organiser une lecture. A la séance suivante, très souriante : « La lecture s'est très bien passée. J'étais transcendée. J'avais amené une valise d'où je sortais des objets. Tout le monde était là. Les enfants avec leurs parents qui écoutaient. Ça c'est vraiment très bien passé ! Les parents sont venus me féliciter. ». L'image d'une unité où la patiente est en présence des enfants et des parents transparait dans ses dires. Dans ce temps, elle « raconte des histoires », elle entame la vérité. Cette activité permet également à la patiente de se défaire d'un autre objet a : la voix. Elle se décomplète en nourrissant les autres avec des mots. C'est du p'tit lait.

Puis la patiente va à nouveau très mal. Elle ne parvient pas à tourner la page à cause des mensonges de son mari. Elle décide de prendre son propre avocat et défendre ses intérêts. Ce dernier lui propose une prestation compensatoire pour une durée limitée. Cette offre ne lui convient pas. « J'ai renoncé à travailler pour élever les enfants. Je n'aurai pas de retraite ». Et elle veut garder la maison. Une grande maison dans laquelle elle peut y accueillir ses enfants. Elle y tient beaucoup : « c'est la maison de famille ».

La patiente fait un cauchemar. Elle se dispute avec son oncle. Il veut faire des travaux dans la maison. Il veut y faire des trous. Elle ne le souhaite pas. Puis elle cherche à se vider la tête. Mais il n'y avait rien dedans, rien d'autre que de la chair. Elle en retire des morceaux. L'expression est prise au pied de la lettre. Elle y cherche des pensées, elle y trouve de la chair.

Une de ses filles la sollicite pour un devoir : raconter une histoire. La patiente écrit alors un conte. Elle résume : « C'est une jeune fille qui est perdue dans un bois. Elle arrive devant une maison. C'est la maison des 7 nains. Elle a faim. Elle mange une pomme qui trainait dans la maison. Mais cette pomme est empoisonnée : il y a de la mort-aux-rats dedans car elle était initialement destinée aux rongeurs qui courent dans la maison. La jeune fille tombe inanimée sur le lit. Les 7 nains reviennent et trouvent la jeune femme. Il faut lui trouver un prince charmant. Seul un baiser pourrait la réveiller. Les nains partent à la recherche du prince. Il y en a un dans le château de la contrée voisine. Ils vont le voir mais il a du mal à se décider. La belle-au-bois-dormant est là mais elle dort tout le temps. Cendrillon est bien

mais elle est toujours occupée<sup>6</sup>. Le prince charmant se décide à voir la jeune fille. Quand il arrive, il la voit mais ne la trouve pas à son goût. Il lui fait un baiser sur le front mais ça ne suffit pas. Il l'embrasse sur la joue mais ça ne la réveille pas non plus. Il se penche pour l'embrasser sur les lèvres et Patatra ! Sous son poids le lit craque et la maison en bois tombe en morceaux. La jeune femme reçoit sur la tête un miroir et crache le morceau de pomme empoisonnée. Elle se réveille et part avec le prince charmant. ». La patiente ponctue souriante « C'est mon histoire ! » La condition pour qu'une relation à l'Autre soit possible : briser le miroir et cracher le morceau. Se décoller de l'imaginaire et se décompléter.

La patiente revient d'un voyage au Mexique. Elle le décrit comme « génial ». Elle a tout aimé, les gens, l'architecture, les musées. Tout était pris en photo. Même les choses les plus anodines : un trottoir, une porte, etc... Des choses qui lui parlaient à elle.

Lors du dernier rendez-vous chez le notaire, elle laisse d'abord son mari palabrer pour ensuite prendre la parole et poser ses conditions. « Et si ça ne lui convient pas, les choses seront réglées par l'intermédiaire des avocats ». Durant les deux premières années du suivi, le souhait de divorcer est ponctué par l'incertitude, l'espoir du retour de son mari avec le sentiment qu'elle n'a toujours vécu que pour lui. Les décisions de garder la maison et déclencher la procédure de divorce n'adviennent que très progressivement.

La patiente fait un rêve avec son mari. Ils sont en train de charger la voiture. Il fait nuit, il fait froid, il y a de la neige. C'est plutôt elle qui charge la voiture, avec les affaires des enfants (habits et jouets) pendant que son mari, lui, vide la voiture. Elle garde avec elle un baigneur (celui que lui avait offert sa grand-mère quand elle était âgée de 11 ans). « Ça, lui dit-elle, tu ne me le prendras pas ! ».

Lors d'une discussion avec son mari, elle évoque ce qu'elle a souffert et ce qu'elle souffre encore. Il lui demande pardon. La culpabilité s'allège. Tout à coup, la patiente va beaucoup mieux. Elle fait les carreaux et range toute la maison. « Ce n'était pas arrivé depuis 4 ans ». Elle se remet également à la lecture. J'apprends à cette occasion que la patiente est habituellement une grande lectrice. Elle lit 3 livres en une semaine.

A l'approche de la date de conciliation, la patiente va de plus en plus mal. Elle a l'impression qu'elle va s'évanouir à tout moment et qu'elle ne va pas continuer « jusqu'à l'instant d'après ». Son médecin, inquiet, lui prescrit à nouveau des anti-dépresseurs et des anxiolytiques.

« Je ne l'aime plus, mais j'aime encore ce qu'il a été. Il était tout pour moi. Je ne supporte plus d'être renvoyée sans cesse à lui. De le solliciter pour de l'argent, pour une réparation ou autre. J'aimerais qu'il soit débarrassé de moi ». Drôle de formulation. Elle en rejoint une autre. La patiente ne veut pas que

---

<sup>6</sup> Notons comme la patiente repère finement les points de jouissance de chacune de ces princesses. Points de jouissance auxquels elles devront renoncer pour qu'une vie à deux soit possible.

l'on s'attache à elle. « Le problème ce n'est pas que moi je m'attache aux gens, c'est surtout que les autres s'attachent à moi. Je ne tolère que l'amour de mes enfants et de mon mari ».

La conciliation arrive enfin. La patiente revient souriante. Son mari a accepté toutes les conditions en attendant que le divorce soit prononcé. Elle ne s'attendait pas à un tel revirement de situation. Après le rendez-vous elle lui adresse un texto : « Merci ». Il lui répond : « C'est normal, cela t'est dû ». La patiente reçoit la reconnaissance qu'elle attendait. Le message renvoie également à l'objet qu'il lui cède : de l'argent. Le week-end qui suit, elle a envie d'être seule. Elle ne souhaite pas voir ses enfants.

La patiente précise qu'elle balade toujours avec elle les gens qu'elle aime. Au décès de sa grand-mère maternelle elle ne souhaite pas la voir sur son lit de mort. Elle veut garder d'elle une image vivante. Elle est triste. Elle se dit : « voilà, je ne suis plus petite-fille ». Le deuil : la patiente repère de façon très fine de quoi il s'agit : ne plus être pour l'Autre. Pendant que toute la famille veille la défunte, elle reste assise à la table de la cuisine, à la place habituellement occupée par la grand-mère. C'est dans ce transitivity qu'elle se sentait la plus proche d'elle. Au décès de ses proches, les objets de valeur habituellement convoités par les autres ne l'intéressent pas. Elle conserve plutôt des objets intimes : des lunettes, un mouchoir. La patiente prélève ainsi des objets a (regard, déchet) sur le corps des autres.

Elle souhaite à présent vivre sans ses enfants. « Ils n'ont plus besoin de me porter à bout de bras. Je me sens légère, je ne suis plus un poids pour mes enfants à présent. ». Finalement, la patiente ne souhaite pas conserver la maison. Elle veut partir et « ne plus rien à voir » avec son mari. Pour la première fois, elle évoque la possibilité de refaire sa vie avec quelqu'un. « Je ne suis pas juste une mère » dit-elle. Elle souhaite quitter la région et acheter une autre maison où elle pourrait y accueillir ses enfants. Un an et demi plus tard, le départ approche. Finalement, la maison vidée de ses objets n'est pas difficile à quitter. « Elle n'est pas belle sans. Et toutes ces belles choses je les emmène avec moi, elles sont dans le camion ». On repère encore ici la façon dont s'opère le deuil chez cette patiente : la possession des objets des autres autorise la séparation.

A la dernière consultation, elle explicite le transfert qui, entre autre, s'était établi : « Mon amie me l'avait dit « *Tu verras, rien qu'en présence de cette femme, on se sent déjà mieux.* » Elle avait tout à fait raison ». Il y a quelques semaines, la patiente m'adresse un mail. Elle y raconte son installation, la trouvaille de sa maison (qui lui correspond « en tout point »). Elle précise combien elle est fière de signer ce projet d'achat en son nom. Et une idée suit son cours : elle souhaite proposer ses histoires à « de jolies petites oreilles ». Voilà un orifice du corps intéressant : c'est le seul à ne pas pouvoir se fermer. On peut y glisser des mots.

\* \* \* \*